

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 42

Artikel: La bataille du Léman
Autor: Amburnex, Gédéon des
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712963>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

Instruction alpine des troupes de plaine

Il est nécessaire de prévoir qu'à côté de nos troupes de montagne proprement dites, il faille selon les circonstances engager également en montagne des troupes de plaine. C'est pourquoi des cours d'alpinisme sont organisés en hiver et en été par l'armée, cours auxquels les unités délèguent ceux de leurs hommes particulièrement qualifiés pour être formés en qualité de chefs de patrouilles alpines.

Dans cet ordre d'idées, la cp. d'état-major d'un bataillon lucernois a entrepris cette instruction sur une base plus large et, à cet effet, elle a appelé la totalité de ses cadres, équipe des gaz y-comprise, à participer en mai et juin derniers à des cours en haute montagne dirigés par des alpinistes expérimentés.

Les premiers exercices eurent lieu dans une grande gravière où fut enseignée la technique de la corde et ses emplois divers. Puis les exercices suivants se déroulèrent dans les rochers de la Nagelfluh, où tous les cadres, sans exception, passèrent les rochers surplombants en rappels de corde: combattants de la section de canonnières, de la section de commandement et de l'équipe des gaz, ainsi que les non-combattants du train, du service de santé et de la fanfare, de même que le cdt. de cp., le médecin, le sergent-major, le fourrier, le chef de cuisine et le chef-magasiner furent ainsi à tour de rôle «descendus à la corde» le long des parois verticales.

Cette instruction alpine prit fin par une journée d'examens. A l'épreuve des nœuds de corde succéda le passage d'une «piste d'obstacles alpins», dont les rochers offraient des exemples de toutes les difficultés que l'on peut rencontrer en varappe, notamment un superbe rappel qui en terminait le parcours.

Après le déjeuner, qui fut cuit dans la gamelle, on passa aux exercices de descente à la corde avec différents matériels de guerre. Un premier groupe descendit avec

Fm., trépied et canon de rechange sur le dos; un second le suivit avec mitrailleuse, affût et cacolet à munition. Mais les charges les plus lourdes furent certainement constituées par le tube, l'affût et la plaque de base d'un lance-mines. Les sous-officiers de la section des renseignements descendirent avec les lunettes à ciseaux et leurs trépieds, tandis que deux blessés d'occasion étaient respectivement descendus sur le dos d'un camarade et sur un brancard.

Avec ce dernier exercice prit fin la partie obligatoire de l'instruction alpine des cadres de la cp., au cours de laquelle chaque officier et sous-officier, de même que l'équipe des gaz au complet, reçurent les premiers rudiments de la technique alpine. Cette expérience permit aussi de faire d'utiles démonstrations de courage, telles qu'on doit les provoquer toujours plus dans l'éducation et l'instruction des cadres.

Une seconde et facultative partie de l'instruction alpine de cette compagnie se déroula ensuite par l'organisation de courses de montagne pendant les week-end de beau temps. C'est ainsi que le 9 juin, dix-sept participants varappèrent au Pilate, sur l'arête exposée, entre Rosegg et Esel, où se trouve notamment un joli rappel de corde. Le 30 juin, douze hommes firent l'ascension de la Grosse Windgälle par le couloir-Est fortement recouvert de neige fraîche qui permit au retour d'impressionnantes «rutschées». Enfin, le 7 juillet, neuf hommes firent la traversée de la Haggeneegg au Petit Mythen par le Haggenspitzi.

Grâce à l'excellente conduite dont bénéficièrent ces courses et aussi à la discipline sévère à laquelle se soumirent les participants, on n'eut pas à déplorer le moindre accident. Nul doute que ces belles journées n'aient laissé à ceux qui les ont vécues un souvenir durable et fortifiant.

La bataille du Léman

Vaudoiserie extraite de «Ce JeanLouis, toujou le même»
par Gédéon des Amburnex.

C'est pourtant une rude triste invention que la guerre! Si ça n'est pas une misère, pour le temps que dure notre pauvre vie, qu'on aille encore le perdre à s'êtertir entre chrétiens. Ça serait même seulement des sauvages, ils ne demanderaient bien sûr pas mieux qu'on les laisse tranquilles, pour mourir de leur belle mort, le plus tard possible. Ah vouah! Plus on va en avant, plus ça vient pire. Les guerres d'aujourd'hui sont venues tant épouvantables que d'y penser, ça fait horreur! Et puis ça ne peut plus finir: ils se battent des quinze jours pour un bout de fossé, ils font vite une reposée, et les voilà qui recommencent sans que ça mène à rien qu'après des années de ce commerce.

Les guerres d'autrefois, qu'on apprenait donc à l'école, ça se faisait au moins plus raisonnablement. On n'était pas trop empêché pour faire son ouvrage. Regardez-voir, dans les petits cantons, quand ceux de par l'Autriche se croyaient de leur chercher niaise. Le piquette passait vers la fin du tantôt pour dire: «Y a rassemblement demain, à telle place.» Bon! Le matin

le monde se levait à bonne heure pour vite gouverner. Contre vers les 8 ou 9 heures les militaires commençaient d'arriver. On cassait une croûte en attendant sur ceux qui venaient des montagnes, et puis les officiers disaient: «A présent, on veut y aller.» Vers les 10 ou 11 heures, on te rencontrait l'ennemi, on se regardait un moment, on faisait quelques passes avant de s'empoigner pour de bon, et puis, hardi! On ne barguignait pas. Il fallait que vers les 4 heures tout vous soit nettoyé. On mangeait le fromage, on cotergeait un peu pendant que les officiers allaient à la crétique, et puis le général faisait vite un petit discours, qu'il était content de la troupe et souhaitait à tous un bon retour dans leurs foyers. Ceux qui ne restaient pas trop loin pouvaient encore faire leur train le soir s'ils ne traînaient pas par les pintes.

Pour la bataille du Léman, que les Suisses y ont donc flanqué cette tripatouillée aux Romains de l'antiquité, ça a quand même dû donner tant soit peu plus long pour rassembler la troupe. Y en a qui avaient un puissant trajet: il aura bien fallu qu'ils prennent de l'empare et que les femmes fassent l'ouvrage quelques jours. Mais quand le monde a été là, l'herbe n'a pas eu loisir de croître bien longtemps avant que l'ennemi ait connu comme ça allait.

Fusées d'obus

L'artillerie moderne ne connaît plus les projectiles pleins qui agissaient autrefois par la seule puissance de leur masse, mais elle utilise aujourd'hui des obus qui, selon leur construction, sont à même, en éclatant, de détruire, de tuer, d'incendier, d'éclairer, de gazer et aussi de dégager des brouillards artificiels. Ces différents résultats ne peuvent toutefois être obtenus que si le projectile tiré atteint son but et qu'il y explose grâce à une charge d'éclatement. C'est l'affaire de la fusée du projectile de provoquer cet éclatement. Du point de vue de la fabrication et du ravitaillement en munition, il serait désirable de n'utiliser qu'un seul type de fusée susceptible d'agir de différentes manières, mais une telle fusée serait extrêmement compliquée et, dans toutes les armées, on y a renoncé pour s'en tenir finalement à trois types de fusée bien déterminés :

1. la *fusée à percussion* qui fait éclater le projectile à l'instant où il percute le sol ou un objet quelconque ;
2. la *fusée fusante* grâce à laquelle le projectile éclate en l'air, sur sa trajectoire, dans un temps déterminé et calculé d'après la distance de tir ;
3. la *fusée à double effet* qui peut être, selon les circonstances, utilisée de l'une ou l'autre des deux manières sus-indiquées.

En principe, la fusée percutante comprend un percuteur et une capsule d'amorce, mais il est nécessaire que ce percuteur soit immobilisé par un ressort de sûreté. Au départ du coup, le choc qui se produit dans la bouche à feu arme le percuteur, c'est-à-dire le rend mobile. Quand le projectile touche enfin en un point quelconque après avoir parcouru sa trajectoire, le percuteur, se portant en avant, pénètre dans la capsule et met le feu à l'amorce que celle-ci renferme. La flamme arrive alors sur la charge d'éclatement du projectile et en détermine l'explosion.

Si pour une raison quelconque, la fusée ne fonctionne pas au choc du projectile, et si, par suite, le projectile ne fait pas explosion, la fusée se trouve donc armée et le moindre déplacement du projectile peut déterminer l'éclatement. On ne saurait donc être trop prudent dans la manipulation des projectiles non éclatés. C'est pourquoi il est partout sévèrement interdit au public de ramasser des projectiles non éclatés. La destruction des ratés est une tâche délicate qui ne peut être confiée qu'à des spécialistes. Notons en passant qu'en Suisse, les

organismes de DAP sont instruits et outillés pour effectuer ce travail.

La fusée fusante, de même que la fusée à double effet, comprend également un percuteur et une capsule d'amorce ; elle possède en général deux disques appelés régulateurs. Le régulateur de dessus est fixe, tandis que celui de dessous est mobile. Ce dernier porte extérieurement une graduation en secondes, dont les traits sont distants les uns des autres de $\frac{2}{10}$ de seconde. En outre, il y a une croix. Enfin, à l'intérieur des deux régulateurs se trouve un cercle de composition fusante, qui est interrompu à un endroit nommé le pont.

Au départ du coup, le percuteur frappe la capsule d'amorce, qui allume le cercle fusant du régulateur de dessus. Quand la fusée est graduée sur un chiffre déterminé, par ex. 15, la flamme doit d'abord brûler une certaine longueur des cercles fusants avant de pénétrer dans le projectile. Ce dernier éclate alors dans l'air à la fin de la durée de combustion de 15 secondes placées sur la graduation.

Quand la fusée est graduée sur la croix (+), l'interruption (le pont) du cercle fusant se trouve sur l'ouverture du canal de communication allant de la fusée à l'intérieur du projectile. La flamme ne peut par conséquent pas arriver à la charge d'éclatement et la fusée fusante ne produit aucun effet. L'éclatement n'est alors déterminé que par le fonctionnement de la fusée percutante.

Parmi les fusées à percussion, il faut encore comprendre les fusées dites instantanées qui sont si sensibles qu'elles agissent, une fois armées, au moindre contact, et enfin les fusées à retardement qui ne produisent leur effet que lorsque le projectile a pénétré. Dans certains projectiles, la fusée est placée non pas à la tête du projectile mais dans sa partie inférieure. Il s'agit là de fusées à retardement par excellence.

Les projectiles tirés par les canons d'avions doivent offrir certaines sécurités dans le but d'éviter des éclatements prématurés, c'est pourquoi la technique moderne veut qu'ils soient équipés de fusées spéciales qui ne s'arment que lorsque le mouvement de rotation du projectile a atteint un certain nombre de tours à la seconde, ce qui ne peut se produire qu'à une distance déterminée de la bouche à feu. Il n'y a donc pas à craindre que l'avion puisse être endommagé par un éclatement prématuré soit dans l'âme de la pièce, soit au sortir de la bouche à feu.

De beau savoir que ces Romains n'avaient rien à faire par là. Mais non pas se tenir chez eux, ils voulaient partout être maîtres. Ils se sont donc pensés qu'il leur fallait prendre la Suisse, et d'abord le canton de Vaud qui était déjà tant plaisant. Ma fi, ils avaient bon renom d'être des terribles guerriers, et quand on lui a fait rapport qu'ils avaient été vus sur la route du Saint-Bernard, le gouvernement de l'époque a décrété la mobilisation et a vite nommé un général d'attaque : un certain Divicon, je ne sais pas de quel endroit, mais en tout cas un joli homme, bien populaire, comme le général Dufour du Sonderbund ou Herzog en septante.

Pendant que les piquettes couraient les villages, Divicon a donc été faire une reconnaissance avec des dragons de Veytaux. Il a d'abord connu où il fallait placer son monde, proche de Roche, où la montagne avance un peu contre le Rhône, en sorte que de ce côté il était joliment gardé. Pour le pont de Chessel, il était aussi bien tranquille de n'être pas tourné : y avait là des landsturm du Valais et du Grand District, et Divicon leur z'avait dit : « Si des fois vous voyiez ne pas pouvoir

rester, fichez-moi en bas ce commerce. On aura bon loisir de rebâtir après. »

Bon ! Justement les hommes commençaient d'arriver : ceux du canton de Vaud, de Fribourg et du Gessenay, et puis après, ceux de Lucerne et des petits cantons, enfin ils y étaient tré-tous. Et quelle crâne troupe. Ils avaient beau n'avoir pas tant fait de ce drill, on sentait qu'y avait quelqu'un !

Ils finissaient les dix heures aux alentours de Villeneuve, quand Divicon s'est ramené. Il les a mis au garde-à-vous pour passer la revue et leur z'a dit quelques mots d'encouragement :

— Confédérés, qu'il leur z'a fait, je ne veux pas vous faire un long discours. Il faut garder du souffle, que tout le monde veuille en avoir besoin. Mais vous pouvez compter que tout veut marcher en première. Il ne faut pas se donner crainte. Un pour tous, tous pour un ! Liberté et patrie !

Les soldats ont crié : « Bravo ! Vive le général ! » Ensuite ils ont prêté le serment au drapeau, l'aumônier a fait la prière et puis ils ont été prendre leurs positions. Il s'est trouvé là quelques hommes qui avaient des fusils à pierre, qu'on venait

Un peu d'histoire

La bataille de Sempach (9 juillet 1386)

Vers 1385, les relations étaient tendues entre l'Autriche et Lucerne, qui cherchait à s'affranchir de l'influence de la première. Les Lucernois brusquèrent les choses; le 28 décembre 1385, ils prirent et démantelèrent le château de Rotenbourg, et quelques mois plus tard ils marchèrent sur Wolhusen, dont ils détruisirent le château. Enfin, le 6 janvier 1386, ils firent un traité de combourgeoisie avec Sempach.

Le duc Léopold III passa à Sursee la nuit qui précéda la bataille: les derniers contingents s'étaient groupés dans cette ville. C'est à Sursee que le Conseil de guerre prit ses dernières dispositions de combat. Au matin du 9 avril 1386, l'armée, commandée par le bailli Johann Truchsess von Waldburg et Joh. von Ochsenstein, se mit en mouvement.

L'avant-garde suivit la rive du lac; deux autres colonnes passèrent par les terrasses supérieures. L'armée se composait de brillants contingents de la noblesse de la Suisse et de celle de l'Allemagne du sud, fidèlement attachée au duc, de vassaux accourus de loin à la ronde, des forces armées des villes autrichiennes, des troupes moins solides de mercenaires rhénans, de la Bourgogne au Brabant, enfin de contingents italiens, en tout quelques milliers d'hommes.

Près du Meyerholz, entre Sempach et Hildisrieden, hauteur dominant les chemins d'accès à Lucerne, l'armée ducal se heurta aux troupes des quatre Waldstätten, forte d'environ 2000 hommes. Les cantons particulièrement menacés de Zurich et Berne n'y étaient pas représentés. Le champ de bataille présentait un terrain coupé, impropre aux évolutions de la cavalerie. Du côté suisse, l'arme principale était la hallebarde; du côté adverse, c'était la pique de cavalerie, longue de trois mètres; les cavaliers étaient en outre armés de l'épée et du poignard. Les armes protectrices des chevaliers étaient à cette époque la cotte de mailles, le plastron, la cuirasse, le cuissard, le gorgerin, le casque.

La première ligne autrichienne était formée de cavaliers dont les chevaux avaient été amenés derrière le front. La deuxième ligne se composait du duc avec une partie de la noblesse montée, ainsi que des contingents des villes autrichiennes, probablement.

Les Confédérés, qui s'étaient formés en une profonde colonne d'attaque, eurent tout d'abord à soutenir une

impétueuse attaque des jeunes nobles. Le choc des deux armées qui suivit cette première action, dut être violent et sévère pour l'armée confédérée qui s'avancait en forme de coin. Vers midi, commença la deuxième phase de la bataille. Les Confédérés, ayant formé un front plus large, firent pression sur les chevaliers, qui faiblissaient, exposés aux ardeurs du soleil sous leurs pesantes armures. La bannière principale des Autrichiens fléchit; on entendit le cri de détresse: Sauvez l'Autriche! Le duc et son entourage descendirent alors de cheval et se jetèrent héroïquement dans la mêlée. Le duc préféra mourir glorieusement que vivre sans honneur. Lorsqu'il tomba, la confusion se mit dans les rangs autrichiens. Les troupes tenues en réserve prirent la fuite ainsi que les valets qui gardaient les chevaux. La défaite était inévitable.

Le nombre des Autrichiens tués fut évalué à 1676 (dont 400 chevaliers); celui des Suisses à 120 hommes. Le Conseil de Lucerne décida de célébrer chaque année l'anniversaire de cette victoire; la plus ancienne chapelle commémorative fut consacrée en 1387.

Les Autrichiens attribuèrent leur défaite à la trahison et au défaut d'organisation. Les Suisses expliquent leur victoire à l'héroïque dévouement de Winkelried. Cet acte n'est pas relaté par les contemporains. La première mention s'en trouve dans un récit datant de 1425 environ, conservé dans une copie zurichoise de 1476: «Nous fûmes aidés par un homme vaillant parmi les Confédérés.» La scène est peinte sur parchemin dans la chronique lucernoise de Diebold Schilling en 1513. Le sacrifice de Winkelried est célébré dans le chant de victoire de Halbsuter, dont on possède le texte depuis 1532. Gilg Tschudi, qui connaissait la Suisse primitive et nombre de ses manuscrits, raconta pour la première fois en 1568 le dévouement d'Arnold Winkelried. Des gens de ce nom figurent dans des actes du XIV^e siècle et en tête des tués du pays dans trois obituaires d'Unterwald. La célébration, en Unterwald, de l'obit des Confédérés est mentionnée pour la première fois en 1454. La possibilité de l'acte de Winkelried est presque unanimement admise. En l'absence d'une source contemporaine, il n'est toutefois pas permis aux représentants de la critique négative de faire figurer le sacrifice de Winkelried dans le récit de la bataille.

P. X. W.

de les inventer à Vallorbe, pour l'abbaye de tir. Divicon les a mis derrière un muret d'en dessus de la route, pour si des fois de ces Romains avaient eu l'idée de tourner par la côte. Avec le restant de son monde, il s'est porté proche de Crébelley, qu'il commandait toute la passe.

Ça n'a pas tardé qu'ils ont vu l'ennemi, et ils ont compris tout de suite que ça voulait donner sérieux. Ça n'était, pardi! pas de la cassibaille, mais des beaux militaires, bien instruits, bien équipés, avec des casques, des cuirasses, des boucliers, et de ces belles armes qu'à l'Arsenal de Morges vous n'auriez rien trouvé pareil. Il n'y pas à dire, on n'était pas si bien monté. Y en avait bien quelques-uns qui avaient des sabres, surtout dans la cavalerie, que c'était presque tous de ces fils de gros paysans. Mais dans l'infanterie, ils avaient des tzapis, des faux bien enchaplées, de ces fourches américaines qu'elles ont donc les dents en fer, et naturellement ceux des petits cantons avaient leurs arbalètes avec leurs morganchternes.

En voyant les Romains qui venaient au pas de parade, sûrs qu'ils étaient de vaincre et fiers comme des empereurs, et puis toute cette ferraille qui brillait au soleil, y avait bien quelques hommes que ça leur faisait impression. Mais Divicon s'est

dressé sur son pique et s'est mis à crier d'une puissante voix: «Pauvres amis! Vous allez voir, avec nos tzapis et nos z'haches comme on va déformer cette ferblanterie!» Et puis, avec son sabre, il a fait signe à la musique. C'est là qu'il aurait fallu être. Le caporal trompette a eu vite fait d'emmoder: «On prend le n° 12: Sempaqua... Et en mesure!»

Quand toute la fanfare est partie au 3^e temps, oh alors, ma fi, gare devant! Les Suisses se sont tous lancés qu'on aurait dit de ces mouets de neige qui viennent d'en bas les montagnes, que ça vous polit tout: les arbres, les maisons, rien ne peut tenir contre. Aussi, il fallait voir cupesser ces Romains. Y en a, avec leurs cuirasses, qu'ils semblaient comme les cançoières quand vous les mettez sur le dos: ils dzinguaiant des pieds et des mains, mais ne pouvaient plus se ravoïr: ils étaient tous faits prisonniers. Enfin, ça n'a pas été long qu'il ne restait plus que les moindres qui traçaient contre St-Maurice tant qu'ils pouvaient courir, et puis les journalistes, qui, eux, il fallait bien qu'ils aillent raconter l'affaire... Dieu sait comme ils l'ont arrangée!

Vous pouvez penser si les Suisses étaient contents et les Romains motsets. Mais ils avaient tant fait les fiers qu'on

